This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MG 122.2

SCHLUMBERGER

IMPERATRICE BYZANTINE

VE RI TAS

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

mit Kindern souvenir

J. Sahl

LE TOMBEAU

D'UNE

IMPÉRATRICE BYZANTINE

A VALENCE, EN ESPAGNE

DU MÊME AUTEUR

Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain. Un volume in-8° orné de gravures ..... 7 fr. 50

Expédition des « Almugavares » ou routiers catalans en Orient de l'an 1302 à l'an 1311. Un volume in-8° avec une carte .. 7 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 3415.

LE TOMBEAU

D'UNE

IMPÉRATRICE BYZANTINE

A VALENCE, EN ESPAGNE

PAR

GUSTAVE SCHLUMBERGER
DE L'INSTITUT

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902
Tous droits réservés

MG 122.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
ANDRÉ H. THÉBERAT
JAN. 6, 1921
SALISBURY FUND.

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 8 1973

A

MADAME LA DUCHESSE D'ALBE

CORRESPONDANT ÉTRANGER HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

PROTECTRICE ÉCLAIRÉE

DES ÉTUDES HISTORIQUES EN ESPAGNE

LE TOMBEAU

D'UNE

IMPÉRATRICE BYZANTINE

A VALENCE, EN ESPAGNE (1)

Dans le courant de l'automne de l'année 1897, au cours d'un voyage en Espagne, j'entrai un jour, au coucher du soleil, dans la sombre petite église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, à Valence. La première chapelle de gauche est consacrée à sainte Barbe. La vierge de Nicomédie, mise à mort par son propre père, suivant la tradition, et devenue si célèbre depuis comme patronne des canonniers, y possède un somptueux monument dans le mauvais

(1) Ce récit est une réédition avec notes et quelques adjonctions d'un article paru sous le même titre dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1902.

goût de la fin du dix-septième siècle. Une très ancienne confrérie de cette sainte est installée dans cette chapelle. Sur une des parois, à une assez grande hauteur, je distinguai une humble petite châsse ou urne en bois grossièrement travaillé et peint, du dix-septième ou dix-huitième siècle, fixée contre la muraille. Sur cette châsse, je lus avec difficulté, à cause de l'obscurité du lieu, cette épitaphe peinte en deux lignes : *Aqui'jaçe Dª Costãça Augusta Emperatriz de Grecia,* ce qui signifie : *Ci-gît Madame Constance auguste impératrice de Grèce.* Cette inscription mystérieuse piqua ma curiosité de byzantiniste passionné! Comment une « impératrice de Grèce », par conséquent une « basilissa byzantine », était-elle venue vivre et mourir en cette lointaine cité d'Espagne, aux rives parfumées du golfe de Valence? D'autres préoccupations m'empêchèrent de donner suite à mes recherches. L'an dernier toutefois, j'eus l'occasion d'entretenir de cette urne mélancolique Mme la duchesse d'Albe, qui est, on le sait, une des plus érudites personnes d'Espagne, infiniment éprise de l'histoire de son pays natal. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées que je recevais de la main de la duchesse tout un dossier contenant des notes en

grand nombre et des photographies qui ont soudainement éclairé pour moi cette question demeurée jusque-là obscure. J'adresse à Mme la duchesse d'Albe l'expression de ma vive gratitude.

Voici le très peu que l'on sait de l'histoire de la princesse lointaine dont la chapelle de Sainte-Barbe dans l'église de Saint-Jean de Valence renferme aujourd'hui les restes :

Jean III Dukas Vatatzès, le fameux « Vatace » des historiens francs comtemporains de l'empire latin de Constantinople, second basileus byzantin

à Nicée, l'adversaire le plus opiniâtre de l'empereur latin de Constantinople Baudouin II et du vieux régent Jean de Brienne, l'ennemi acharné de l'Église romaine et de tous les Francs, monté sur le trône en l'an 1222, avait perdu, en l'an 1241, sa première femme, Irène, la fille aînée de Théodore Lascaris, son prédécesseur sur le trône impérial de Nicée. Il avait amèrement pleuré cette sainte impératrice, une des plus distinguées parmi la longue série des princesses byzantines (1). Puis ce grand souverain, ayant désiré se remarier « pour fuir la solitude », avait sollicité et obtenu en 1244 (2), alors qu'il était âgé déjà d'environ cinquante ans, la main de la jeune princesse Constance, fille naturelle, plus tard reconnue, de son grand allié, l'empereur allemand Frédéric II de Hohenstaufen, et d'une noble piémontaise, Bianca Lancia, une des sœurs par conséquent du non moins fameux Manfred ou Mainfroy qui devait plus tard monter sur le

(1) Voy. LEBEAU, *Hist. du Bas-Empire*, nouv. éd., t. XVII, p. 395.

(2) C'est la date donnée par Mathieu Pâris. Les byzantins Georges Acropolite et Pachymère donnent celle de 1241. Voy. DEL GIUDICE, *La Famiglia di re Manfredi*, *Archivio storico per le prov. napolitane* (t. III, 1878, p. 3; t. IV, 1879, p. 35 et 291; t. V, 1880, p. 21, 262, 470), art. 1er, p. 27, note 1. — Voy. Nicéphore GRÉGORAS, éd. Bonn, t. I, p. 45.

trône de Sicile, sœur aussi, mais de père seulement, du poétique et lamentable Enzio (1).

C'est cette princesse infortunée dont les ossements sont conservés à Valence, où elle vint mourir, je vais raconter brièvement à la suite de quelles tragiques vicissitudes.

A l'époque de ses fiançailles avec l'illustre basileus de Nicée, la fille de l'empereur Frédéric, qui, de même que les autres rejetons du grand césar germanique, devait, elle aussi, subir la terrible fatalité attachée à son nom, était très jeune encore, une enfant de onze ou douze ans. Tous les chroniqueurs occidentaux la nomment Constance, Constanza, Constantia, tandis que tous les chroniqueurs byzantins, au contraire, la nomment Anne. C'est certainement là le nom nouveau qu'elle reçut au moment de son entrée dans le giron de l'Église grecque à l'occasion de son mariage à Nicée et parce que « Vatace » ne voulut pas qu'elle conservât un nom de désinence toute latine, qui n'était porté

(1) Frédéric aurait régularisé son union avec Bianca vers la fin de sa vie. Celle-ci serait alors devenue sa cinquième épouse régulière. Voyez A. Miliaraki, *Histoire de l'Empire de Nicée* (en grec), p. 358, note 2. Deux autres filles de Frédéric II et de Bianca Lancia épousèrent l'une le comte Riccardo de Caserte, l'autre le comte d'Acerra, Thomas d'Aquino.

par aucune sainte de l'Église orthodoxe (1). Nous ignorons tout des premières années de cette princesse. Nous ne savons rien ni des négociations et des formalités qui précédèrent son mariage, ni de son long et pénible voyage d'Italie, probablement de Brindisi à Nicée, sauf qu'en raison de sa grande jeunesse son impérial père, en composant sa petite cour, plaça auprès d'elle, pour instruire et guider son inexpérience, une jeune dame italienne désignée sous le nom de « Marchesina (2) », dont les agréments de l'esprit, surtout l'éclatante beauté, avaient le tort d'effacer entièrement les qualités plus modestes de la petite princesse confiée à ses soins.

C'était afin de s'assurer l'alliance du grand « Vatace » pour ses projets ambitieux que l'empereur Frédéric avait donné son consentement à cette union impie de sa fille avec un prince hérétique, adversaire acharné de Rome et des Latins de Constantinople. Cette alliance pouvait lui être fort utile

(1) Constance était certainement le véritable nom de cette princesse. Voy. MILIARAKI, *op. cit.*, p. 359. Georges Acropolite, Pachymère, Nicéphore Grégoras, la nomment Anne. « Ils sont suivis en ceci, dit Del Giudice (1er art., p. 27, note 1), par Guillaume de Nangis et Mathieu Pâris.

(2) Μαρχεζίνη pour les chroniqueurs byzantins.

pour les plans grandioses qu'il nourrissait incessamment du côté de l'Orient en son âme inquiète. Puis surtout, en agissant de la sorte, il favorisait ouvertement les Grecs contre la papauté, son ennemi mortel. Le pape Innocent IV, contre lequel il soutenait une lutte violente et qui l'avait tout récemment excommunié à nouveau, se refusa de considérer le mariage de la catholique princesse avec « Vatace l'hérétique » comme légitime (1).

Certainement le haut clergé orthodoxe de l'empire de Nicée ne vit pas cette union d'un œil plus favorable. Mais ni le pape ni le clergé grec ne furent en état de s'opposer à l'exécution de la volonté impériale. Ce fut là un nouveau et formidable grief du souverain pontife contre l'empereur, une des imputations les plus graves formulées dans

(1) Barth. DE NEOCASTRO, *apud* Muratori, *Script.*, t. XIII, p. 1015. Ce chroniqueur, qui se trompe du reste sur le nom du basileus épousé par la princesse Constance, dit que le pape déclara ce mariage illégitime « *eo quod durante præcedente matrimonio sibi eam post partus habitos copulavit* ». Il y a là une erreur manifeste, puisque « Vatace » était veuf depuis trois ans lorsqu'il épousa la fille de Frédéric. — Nicéphore Grégoras ne nomme pas le père de la princesse Anne, mais seulement son frère, le roi Manfred de Sicile. Georges Acropolite ne nomme ni l'un ni l'autre; même cet auteur ne mentionne ce mariage que tout à fait en passant (p. 110), à propos du récit qu'il fait des amours de « Vatace » et de Marchesina. — Voy. encore Mathieu PÂRIS, t. V, p. 408.

l'excommunication solennelle prononcée par lui contre Frédéric (1).

Nous ne savons, hélas! rien non plus des noces de la petite princesse allemande avec le basileus byzantin installé en Asie. Aucun chroniqueur parvenu jusqu'à nous n'a raconté ces fêtes splendides. Très probablement elles furent célébrées dans l'antique métropole de Nicée par le patriarche orthodoxe avec toute la pompe magnifique de l'Église orientale. Constanza ou Anne était encore une enfant. Le mariage ne fut certainement pas consommé immédiatement.

De cette impériale union un souvenir littéraire cependant nous est resté! « Les vers du chartophilax (2) Nikolaos Irenikos, écrit M. K. Krumbacher dans son admirable *Histoire de la littérature byzantine* (3), vers au nombre de cent et plus, composés par ce haut fonctionnaire à l'occasion des

(1) Voy. MILIARAKI, *ibid.*, p. 359, note 2. Parmi les griefs invoqués par le pape contre l'empereur Frédéric au concile de Lyon assemblé le 25 juin 1245, figure le fait d'avoir donné sa fille en mariage « à un prince hérétique et ennemi de l'Église : « *Battacio, Dei et Ecclesiæ inimico, a communione fidelium per excommunicationis sententiam, cum adjutoribus... et fautoribus suis, solemniter separato, filiam suam tradidit in uxorem.* » Rainald, A. 1245.

(2) Directeur des Archives impériales.

(3) *Gesch. der byzantin. Litteratur*, 2e éd., p. 768.

noces du basileus Jean Dukas Vatatzès avec la fille de l'empereur Frédéric, constituent par leur facture une exception remarquable dans la longue et monotone série des poèmes de circonstance de l'époque byzantine. » Ces vers bizarres, qui, du reste, par leur signification, ne se distinguent guère de la banalité ordinaire de ce genre de production, se trouvent conservés dans un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne à Florence, provenant probablement de Nicée (1). Formées chacune de quatre doubles vers politiques, ces piécettes sont désignées dans le titre du document original par le simple nom de *Tetrasticha* (2).

(1) *Cod. Laur.*, *Conv. soppr.*, n. 627, fol. 20 r. et 20 v. Les vers, au nombre de cent dix, sont intitulés ainsi :

Τοῦ λογιωτάτου χαρτοφύλακος κυροῦ Νικολάου τοῦ Εἰρηνικοῦ τετράστιχα εἰς τὸν ἀρραβῶνα τῶν εὐσεβεστάτων καὶ ἐκ θεοῦ ἐστεμμένων μεγάλων βασιλέων Ἰωάννου τοῦ Δούκα καὶ Ἄννης τῆς εὐγενεστάτης αὐγούστης, ἄνευ τῶν δύο πρώτων στίχων τοῦ κάταλέγματος οἷς καὶ τὰ τέλη ὅμοια.

Voici les huit premiers vers, dont je dois la copie à l'aimable obligeance de M. le bibliothécaire E. Rostagni :

Εἰς εὐφυῆ κυπάριττον, κιττὸς συνανατρέχει.
ἡ βασιλὶς κυπάριττος, κιττὸς ὁ βασιλεύς μου.
ὁ παραδείσου κοσμικοῦ μέσον ὡραίως θάλλων.
καὶ πάντα θέων καὶ κυκλῶν ἐν εὐλιγύστοις δράμοις.
καὶ συλλαμβάνων εὐφυῶς καὶ στρέφων καὶ συμπλέκων.
ἔθνος καὶ χώρας καὶ φυλὰς καὶ πόλεις ὡς δένδρον.
εἰς εὐφυῆ κυπάριττον κιττὸς συνανατρέχει
ἡ βασιλὶς κυπάριττος, κιττὸς ὁ βασιλεύς μου.

(2) « *Man hat also*, dit M. Krumbacher, *die politischen Verse schon*

Le jeune âge de la petite princesse avait été cause, je l'ai dit, que son père lui donna pour l'accompagner dans son voyage une suite féminine nombreuse. Parmi ces dames italiennes, une seule est désignée nominativement par les chroniqueurs grecs avec le titre de « gouvernante ». C'est « la Marchesina » dont j'ai déjà parlé. C'était bien probablement quelque marquise italienne dont les Grecs confondirent le titre avec le nom (1).

La Marchesina, au dire de tous les chroniqueurs, était d'une grande beauté. Son regard provocant brillait d'un éclat sans pareil. Presque incontinent cette aventure arriva que « Vatace », bien que déjà quinquagénaire, reçut le coup de foudre à la vue de l'Italienne capiteuse. Oubliant aussitôt sa trop jeune et niaise petite épouse, il ne songea plus qu'à

früh als Disticha gezählt und gedichtet, ein Umstand, der nachher die Einführung des Paarreimes ungemein begünstigen musste. Das Auffällige an den Gedichten ist jedoch nicht das Metrum, sondern der durchaus an die Braut-und Hochzeitstragudien der neugriechischen Volkspoesie anklingende Ton der Darstellung. Es ist mir zweifellos, dass Irenikos seine Anregung direkt aus der damaligen Volkspoesie geholt hat, obschon er sich der üblichen Schriftsprache bedient. Diese Tetrastichen verdienten daher am ersten aus der grossen Masse unedierter Gelegenheitsgedichte an die Œffentlichkeit gezogen zu werden. »

(1) D'après les écrits de Nicéphore Blemmydès, dont je parlerai plus loin, il semblerait que la Marchesina se soit appelée en réalité « Fricca » ou « Frigga ».

la Marchesina, qui devint de suite sa maîtresse. Le scandale fut affreux, au grand désespoir de tous les gens de bien. Le vieil empereur amoureux, « rendu comme fou, dit Nicéphore Grégoras, par les philtres et les enchantements de l'Italienne, » négligea entièrement la basilissa occidentale. Il en arriva à ce point de démence qu'il accorda à la Marquise tout ce que celle-ci lui demandait. La favorite eut droit aux brodequins de pourpre, à tous les insignes impériaux réservés aux seules basilissæ. Sa suite fut plus nombreuse, plus brillante que celle de la vraie impératrice, qui se vit reléguée tout à fait au second plan.

Les historiens byzantins de l'époque, si constamment hostiles aux Latins, ne peuvent se refuser à reconnaître la noble résignation, la patience pleine de dignité de l'infortunée Constance devenue la basilissa Anne. Conservant son aménité accoutumée, bien que si cruellement outragée par ce vieil époux, alors qu'elle était si jeune encore, elle se consola par la religion et ne se révolta point. En réalité, elle ne fut basilissa que de nom. La véritable souveraine à la fois par l'amour insensé de l'empereur, par le servile empressement des courtisans, par l'obéissance de tous, fut la Marchesina.

Nicéphore Grégoras, qui s'étend avec complaisance sur ces coupables amours impériales, raconte que le basileus, étant au fond homme prudent et sage, fut bourrelé de remords. Il suppliait Dieu de le tirer de cet esclavage, n'ayant point par lui-même la force de s'y soustraire. Les choses changèrent enfin! Un jour que la Marchesina s'en allait en pompeux appareil rendre visite au sanctuaire de saint Grégoire Thaumaturge au célèbre monastère de ce nom, nouvellement fondé à Éphèse en un lieu nommé Émathia, elle y trouva l'archimandrite occupé avec ses moines à célébrer les saints mystères. Celui-ci n'était autre que le célèbre érudit, polygraphe et écrivain religieux, polémiste, philosophe, poète et pédagogue Nicéphore Blemmydès (1), gloire littéraire de l'empire de Nicée à cette époque, professeur aussi de l'héritier du trône Théodore, qui, en ces années, étudiait au monastère du Thaumaturge (2) en compagnie d'autres jeunes fils des premières familles d'archontes de l'empire en Asie. Blemmydès, qui jouissait auprès

(1) Sur ce personnage, sa vie et ses écrits, voy. A. Heisenberg, *Nicephori Blemmydæ curriculum vitæ et carmina*, Leipsig, 1896. — Voy. encore Krumbacher, *op. cit.*, 2e éd., p. 445.

(2) Couvent fondé précisément par Blemmydès.

de l'empereur, comme auprès de tous, d'une haute et méritée réputation de vertu et d'austérité, n'avait pu assister sans horreur au scandale de l'influence grandissante de la Marchesina. Il haïssait celle-ci de toute son âme de moine byzantin étroit, dévot et passionné. A maintes reprises déjà, avec l'entière indépendance qui lui était naturelle, il avait poursuivi l'impériale pécheresse de ses invectives enflammées, dans ses discours comme dans ses écrits.

Comme la favorite s'apprêtait à pénétrer avec sa suite nombreuse sous ces voûtes brillantes à fonds d'or, Blemmydès suspendit incontinent la célébration de la messe. Outrage plus grand encore, il fit fermer devant la Marchesina par ses moines les portes de l'église, lui enjoignant brutalement de sortir. On juge de la colère de l'Italienne. Il y eut des scènes bruyantes autant que fâcheuses. La suite de la princesse se livra à des violences contre Blemmydès et ses moines. On voulut les forcer à faire amende honorable. Le principal personnage accompagnant la favorite, un certain Drimys, osa, dans ce lieu très saint, tirer son épée. Celle-ci, à la fureur extrême de ce mécréant, demeura mystérieusement et invinciblement attachée au fourreau, ce qui fit que les uns crièrent au miracle, les autres

au sortilège. Pleurant de rage sous l'affront, la Marchesina, après un premier moment de stupeur, excitée davantage encore par les furieuses invectives de ses partisans exaspérés, Drimys en tête, courut demander vengeance au basileus. Ce fut une scène épique. « Vatace », partagé entre la passion et le remords, d'une voix entrecoupée de sanglots et de soupirs, s'écria : « Pourquoi voulez-vous me forcer à punir cet homme de Dieu? Si j'eusse vécu sans opprobre, j'eusse conservé la dignité impériale inviolée. Je suis responsable de mes actions. J'ai mal agi et je récolte la tempête (1). » Il ne put se résoudre à châtier Blemmydès, mais la vieille haine qu'il nourrissait contre ce courageux champion des bonnes mœurs s'en accrut d'autant.

La lutte continua ardente entre l'Italienne et le moine austère. Blemmydès, pour justifier et expliquer sa conduite, adressa à tous les monastères qui dépendaient de lui des lettres encycliques, « catholiques » suivant la formule du temps, exposant les faits. Une copie manuscrite de cette communication insolite se trouve aujourd'hui encore conservée à la Bibliothèque Vaticane (2). Le style

(1) MILIARAKI, *op. cit.*, p. 362.

(2) Ed. LEO ALLATIUS, *De consensu ecclesiæ*, p. 717. Voy. aussi notes

en est tout à fait étrange et intéressant. C'est dans cet écrit que Blemmydès donne à la maîtresse de l'empereur le nom de Fricca (1). Il exagère visiblement l'insolence de la favorite et représente en un langage éloquent le respect que l'on doit aux lois de Dieu et de l'Église. Il affirme courageusement que les ministres de celle-ci les doivent observer avec un courage invincible, sans être ébranlés par aucun respect humain, ni touchés de crainte ou d'espérance, sinon pour les peines et les récompenses éternelles.

Puis nous ne savons plus rien! La nuit se fait complète dans les très rares chroniqueurs de l'époque sur Marchesina et ses amours adultères. Nous ne savons ni comment celles-ci finirent, ni ce qu'il advint de l'infidèle caméristé si brusquement parvenue aux honneurs. Nous ne trouvons pas davantage trace des événements qui traversèrent la vie de la pauvre petite basilissa Anne. Le silence, en ce qui la concerne, demeure absolu durant bien des années. Elle ne reparaît dans l'histoire

ad Georg. Acrop. annales, ed. Bonn, p. 260 sq.; MIGNE, *loc. cit.*, p. 605 sq.

(1) Ἧς καὶ τοὔνομα Φρίκην ἐνεποίει. Voy. HEISENBERG, *op. cit.*, p. XXI et 40, 21. Il raconte encore le scandale causé par Fricca au monastère du Thaumaturge dans son *Autobiographie*, *ibid.*, p. 39, par. XLI. — Voyez encore *ibid.*, p. 74, 12 et 753 sq.

que longtemps après, et pour quelques instants seulement. Son vieux mari, le grand « Vatace », avait expiré le 30 octobre 1255, à l'âge de soixante ou soixante-deux ans, sous une tente de soie, dans les jardins délicieux de son palais asiatique de Nymphée. Il avait eu pour successeur son fils du premier lit, Théodore Lascaris, alors âgé de trente-trois ans, marié à la fille du roi des Bulgares. Théodore Lascaris (1) n'avait guère fait que passer sur le trône. Il était mort déjà au mois d'août de l'an 1259. Ce prince passe pour avoir usé de mauvais procédés envers sa jeune belle-mère, la basilissa Anne. Jamais il ne lui permit de quitter Nicée et l'Orient, comme c'était l'ardent désir de la pauvre femme. Constamment il se refusa à se rendre aux nombreuses sollicitations de son frère Manfred, qui la réclamait. Toujours il la tint quasi prisonnière comme un otage précieux en sa main contre les entreprises hostiles des Latins de Constantinople.

Anne ou Constance, bien que toute jeune encore, poursuivant depuis si longtemps cette vie si difficile de princesse étrangère découronnée, donnait l'exemple de toutes les vertus. « N'ayant pu, après

(1) Lascaris était le nom de l'aïeul maternel de « Vatace ».

la mort de son époux, dit Nicéphore Grégoras, regagner son pays natal, elle vécut chez les Romains d'une vie toute rayonnante de vertus, embellissant encore de la pureté de ses mœurs la beauté de ses formes. » Certainement l'existence dans ces tristes conditions, avec les mauvais traitements de son beau-fils, dut être fort pénible à la pauvre recluse.

Ce fut bien pis encore après la mort de Théodore Lascaris et l'avènement de Michel Paléologue, dont la foudroyante fortune fit à ce moment les progrès immenses que l'on sait. Le nouveau chef de la monarchie byzantine, proclamé d'abord régent de l'empire de Nicée après le massacre de Georges Muzalon, puis mégaduc auprès du petit basileus orphelin Jean (1), couronné enfin lui-même basileus à Nicée en l'an 1260, conquérant de Constantinople le 25 juillet 1261, devint, lui aussi, passionnément épris de la belle veuve, alors âgée de trente-deux ou trente-trois ans à peine. Le brillant aventurier qui venait si rapidement de restaurer l'empire grec de Constantinople fut, bien que marié déjà, frappé au cœur par les charmes de la basi-

(1) Dont la mère aussi était morte avant le père.

lissa occidentale. Il voulut qu'elle se donnât à lui. Le Grec Pachymère nous a raconté ce drame fort en détail. Le Paléologue, furieux de la résistance de la pieuse femme, mit tout en œuvre pour la séduire. Craignant qu'elle ne lui échappât en se retirant en Italie auprès de son frère Manfred, il la fit garder à vue, lui prodiguant d'ailleurs tous les honneurs et les plaisirs qui pourraient l'attacher au séjour de Constantinople reconquise. Ce fut en vain. La basilissa Anne, respectée de tous pour la pureté, la dignité de ses mœurs, demeura insensible à tant d'avances, indignée surtout qu'un homme qu'elle avait compté parmi ses sujets osât songer à attenter à l'honneur d'une fille, d'une veuve d'empereur. Incapable d'une faiblesse, mais prévoyant bien qu'elle serait impuissante à résister définitivement aux poursuites d'un amoureux aussi haut placé qu'audacieux, elle tenta de se mettre à l'abri de ses violences en offrant de consentir à une union régulière entre eux, pourvu qu'il parvînt à se dégager des liens de son mariage avec sa femme légitime, la basilissa Théodora. Elle savait bien que cela lui serait impossible. Mais la passion ne recule devant aucun obstacle. Michel Paléologue, ne parvenant point à découvrir de prétexte

de divorce entre Théodora et lui, ni dans la naissance de celle-ci, ni dans sa conduite, ni même dans sa stérilité, crut avoir trouvé un prétexte dans la raison d'État.

Une ligue puissante s'était formée entre les princes latins, violemment irrités par la perte de Constantinople, et le roi bulgare, animé par sa femme, ennemie implacable du Paléologue. Ce souverain s'apprêtait à envahir la plaine de Thrace. Tout l'Occident allait fondre sur l'empire grec, qui succomberait infailliblement, si l'on ne parvenait à désunir tant d'ennemis conjurés. Le moyen de détacher de cette ligue le roi Manfred de Sicile et de le mettre dans le parti des Grecs était de placer sa sœur sur le trône de Constantinople. Malheureusement pour le basileus amoureux, ces raisons ne parurent pas suffisantes à la basilissa Théodora, mère de sept enfants, épouse irréprochable. Dans son désespoir, elle implora le patriarche. Celui-ci, outré par la perspective d'un tel scandale, prit vivement en main la cause de la princesse. Il menaça le basileus de la vengeance céleste. Michel, qui avait à ménager le prélat, bien que toujours violemment épris, renonça à sa poursuite. Il n'en conserva pas moins longtemps encore

sa triste prisonnière sous une étroite surveillance, d'autant que, par son récent mariage avec la fille du despote d'Épire, la belle princesse Thamar ou Hélène, Manfred était devenu plus dangereux encore pour les Grecs. Des ambassades inutiles furent échangées pour traiter de la délivrance de la malheureuse basilissa (1).

Enfin, Michel, quelque peu revenu à lui, se décida, pour tenter de guérir, à éloigner de ses yeux l'objet de son amour. Une occasion excellente se présentait. Les troupes du despote Michel II d'Épire, beau-père et allié du roi Manfred, en guerre avec le Paléologue, avaient fait prisonnier un des principaux lieutenants de celui-ci, le césar Alexis Stratigopoulos, célèbre par la part prépondérante qu'il avait prise à la récente conquête de Constantinople par les Grecs. Le despote envoya l'illustre vaincu en présent à Manfred en Sicile, et celui-ci put l'échanger contre sa sœur, la captive de Nicée, dont il avait si souvent en vain sollicité le renvoi. C'est ainsi que cette pauvre princesse tant ballottée par l'adversité put enfin rejoindre la terre natale, dans le cours de l'an

(1) Del Giudice, *op. cit.*, art. I, p. 29.

1263 (1). Les chroniqueurs, se bornant à cette sèche indication, ne disent pas autre chose.

Hélas! la basilissa errante n'était pas au bout des aventures de sa douloureuse existence. Après deux ans à peine d'un séjour agité auprès de son frère (2), elle dut fuir encore! Cette fois, ce fut à l'occasion de l'invasion formidable du royaume de Naples par l'armée de Charles d'Anjou.

A l'arrivée des Français, durant que son mari le roi Manfred s'apprêtait à les combattre, la pieuse reine Hélène, cette figure si noble et si touchante, accompagnée de ses enfants, très certainement aussi de sa belle-sœur, la bonne impératrice Constance (3), se réfugia dans la citadelle fameuse de Lucera dei Saraceni ou dei Pagani, réputée imprenable. Ce fut pour tous ces innocents le commencement d'une agonie sans nom. La fureur religieuse des envahisseurs, ces nouveaux croisés

(1) Del Giudice, *ibid.*, p. 34. Plus loin (art. II, p. 46) le même auteur donne la date de 1264 qui me semble préférable.

(2) En 1265, elle est citée comme vivant auprès de son frère dans un compte de dépenses de cette année, sous ce titre : *Costanza detta Imperatrice dei Greci*. Ce compte est conservé aux Archives de Naples. Voy. Del Giudice, *op. cit.*, I, p. 34.

(3) Voy. Del Giudice, *op. cit.*, II, p. 46, note 2. — Nicéph. Grégoras, p. 91, l. 22. — Lebeau, *op. cit.*, t. XVIII, p. 110. — Miliaraki, *op. cit.*, p. 549.

d'Occident, était extrême. La reine Hélène vécut dans cette sombre forteresse des journées d'angoisse abominable. Ce fut là qu'elle reçut la terrible nouvelle de la défaite de son mari, le roi Manfred, le 26 février de l'an 1266, à la bataille de Bénévent. Ce fut là aussi que se réfugièrent au premier instant la plupart des fuyards de cette néfaste journée. Après un moment de stupeur, le péril de ses fils rendit courage à la jeune reine, mais tous l'abandonnaient déjà. La célèbre garnison sarrasine même de Lucera était ébranlée.

Quand Hélène reçut, peu de jours après, la confirmation certaine de la mort de Manfred, elle s'évanouit et faillit mourir. Elle décida aussitôt de fuir avec ses enfants et ses trésors à Trani, d'où elle s'embarquerait pour l'Épire, et alla dans la nuit du 3 au 4 mars, avec toute sa famille, dans ce port, où, huit années auparavant, elle avait débarqué jeune, belle, acclamée. Un navire était prêt pour l'emporter, mais une horrible tempête soufflait qui empêchait le départ. La bande lamentable se réfugia momentanément au château de la ville. Elle y fut, hélas! presque aussitôt rejointe par les émissaires du pape et de Charles d'Anjou, lancés de toutes parts à travers le pays. Ceux-ci firent lever

le pont-levis. Les pauvres fugitifs étaient maintenant à la merci du vainqueur! Un gros de cavalerie française arrivé deux jours après emmena en un lieu secret les trois fils en bas âge de Manfred. Leur mère infortunée, avec leur sœur Béatrix, resta d'abord à Trani, puis fut amenée à Charles d'Anjou à Lagopesole et envoyée de là au château de Nocera dei Cristiani. Nous l'y laisserons à son terrible sort (1). Nous ne nous occuperons pas davantage de celui, non moins lamentable, de ses fils (2).

Constance, qui devait succéder plus tard à ses neveux dans leurs prétentions au trône de Naples, adorait son frère Manfred et aussi son exquise belle-sœur Hélène. Elle fut la fidèle compagne de celle-ci dans toutes les heures d'angoisse à Lucera dei Pagani, mais elle ne la suivit point à Trani. Se réfugier en pays grec eût été pour elle courir à la mort. Elle resta d'abord à Lucera. Puis, quand les guerriers sarrasins de cette cité sauvage, unique au

(1) Elle y mourut au commencement de l'an 1271.

(2) Deux moururent au château de l'Œuf à Naples après plus de trente-quatre années de captivité ininterrompue, toute leur vie! Ils moururent en 1300, au plus tard en 1301. Le troisième, toujours captif, leur survécut de beaucoup. Il mourut à cinquante-six ans, après cinquante-deux années de captivité dans la prison du palais même où il était né!

monde, eurent fait leur soumission à Charles d'Anjou, peu après le désastre de Bénévent, l'ex-basilissa compta parmi les trophées de la victoire angevine. L'historien très récent de Manfred, M. del Giudice, a vainement recherché la trace du nom de cette princesse dans les si riches archives de la maison d'Anjou conservées à Naples. La pauvre femme isolée ne représentait aucun péril grave pour la nouvelle dynastie triomphante. La seule mention qui soit faite d'elle à ce moment se trouve dans les *Annales d'Aragon*, de l'historien espagnol Surita (1). A l'année 1269, celui-ci raconte que la princesse sans famille se retira en Espagne auprès de sa nièce, on ignore dans quelles circonstances. Il ajoute que « la Emperadrix doña Costança », qui, certainement, avait à son retour en Italie repris le nom de son enfance, fut bien reçue par le mari de cette nièce également appelée Constance, l'infant don Pedro d'Aragon, qui lui donna état dans le royaume de Valence, où elle mourut.

La pauvre impératrice avait donc repris une fois encore sa course vers un nouvel exil. Entre temps

(1) Del Giudice, *op. cit.*, III, 23, et note 1. — Surita, *op. cit.*, III, 197.

Conradin, son neveu, avait également péri de la mort tragique que l'on sait. La princesse auprès de laquelle elle obtint de Charles d'Anjou de se retirer était doña Constance, fille de son frère Manfred et de la première femme de celui-ci, Béatrix de Savoie, veuve elle-même du marquis de Saluces, remariée en juin 1262 à Montpellier, contre la volonté du pape, à l'infant d'Aragon don Pedro, fils de don Jayme le Conquérant, plus tard, en 1276, roi lui-même sous le nom de Pierre III. La malheureuse impératrice, battue de tant d'orages, trouva enfin la paix dans ce dernier séjour. Elle se fit religieuse au couvent de Sainte-Barbe de Valence et vécut encore une très longue vie dans cette existence nouvelle, qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée seulement en 1313. Surita dit qu'elle fut enterrée dans l'église des Chevaliers de l'Hôpital de Jérusalem de cette ville. Ce sont ses ossements que contient l'urne en bois de la chapelle de Sainte-Barbe. Que de fois, dans sa sombre et froide cellule d'Espagne, la pauvre femme, repassant en esprit sa destinée mélancolique, dut songer aux rives ensoleillées du grand lac de Nicée, aux voûtes à fonds d'or des églises de sa lointaine capitale, où si souvent, déjà triste et recueillie, elle

avait assisté aux fonctions solennelles sous l'habit étincelant des basilissæ byzantines!

Surita (1) raconte encore que Jean Dukas Vatatzès avait laissé en douaire à son épouse occidentale trois villes importantes « en son royaume d'Anatolie », avec d'autres localités et châteaux en grand nombre, qui valaient, au dire de cette princesse, un revenu de plus de trente mille « hyperpres » ou besans d'or fin. Il est probable que l'impératrice dépossédée ne toucha jamais cette rente lointaine. Par son testament, elle légua tous les droits revendiqués par elle sur ces territoires d'Asie au roi Jayme II, le fils de son hospitalière nièce, la reine Constance. Il semble qu'encore de son vivant à elle ce royal neveu ait songé à revendiquer ces mêmes droits les armes à la main (2).

On ne sait rien du plus ancien tombeau de l'impératrice Constance dans l'église de l'Hôpital, à Valence, celui qui sans doute eût offert le plus d'intérêt et qui fut détruit lors de la reconstruction si malheureuse de la chapelle à la fin du dix-

(1) *Op. cit.*, V, 454.

(2) Voy. dans les *Chroniques gréco-romanes* publiées par Ch. Hopf un très curieux passage de Sanuto sur ces droits revendiqués par l'impératrice Constance. Del Giudice, *op. cit.*, II, p. 25, note 1.

septième siècle. La dévotion à sainte Barbe et la construction de cette chapelle à elle dédiée dans l'église de Saint-Jean-de-l'Hôpital ont certainement pour origine la venue à Valence de la basilissa fugitive. Voici le récit du marquis de Cruilles, un des meilleurs historiens de Valence : « L'impératrice Constance fut atteinte de la lèpre, et les auteurs sont d'accord pour déclarer que sainte Barbe, à laquelle elle avait voué un culte spécial durant son long séjour en Asie (1), lui apparut un jour pour la guérir. Au même moment, son écuyer, qui passait à cheval dans une rue voisine, vit tout à coup la bête s'arrêter et lever la tête en semblant indiquer du pied un endroit de la rue. On fit des fouilles en ce point et on y découvrit une image de la sainte. On assure même que l'on plongea cette image dans trois bassins remplis d'eau et que l'impératrice, s'en étant lavée, se trouva miraculeusement guérie. En témoignage de gratitude, elle fit bâtir cette chapelle, en l'honneur de la sainte, à l'endroit précis où la statue avait été découverte. Elle voulut qu'on l'y enterrât après sa mort (2). »

(1) On sait que cette sainte était originaire de Nicomédie, la seconde cité de l'empire de Nicée.

(2) Voyez ce que disent encore du séjour de cette princesse à

La dépouille de la nonne-impératrice, retirée du sarcophage primitif, fut sans doute déposée, lors de la restauration de la chapelle, dans la place qu'elle occupe aujourd'hui, dans cette triste et modeste cassette de bois, « contre la partie supérieure du mur de gauche en entrant, » ainsi que le dit fort exactement le Père Villanueva. C'est alors certainement qu'on inscrivit sur cette cassette la misérable inscription que l'on sait.

La première pierre de cette restauration déplorable fut posée solennellement dans l'après-midi de la journée du lundi 19 mars 1685 par Dr Don Francisco Orts, membre du Conseil Royal. A cette même place, on aperçoit aujourd'hui encore un tableau contemporain, d'un mètre de hauteur environ, représentant la guérison miraculeuse de la basilissa, encore jeune et belle, agenouillée devant la glorieuse sainte debout auprès de sa tour. Détail piquant, la fille des empereurs, l'épouse illustre du basileus de Nicée, y est représentée sous le pittoresque costume des femmes du peuple de

Valence le marquis DE CRUILLES, dans le « *Guia urbana de Valencia*, 1876, t. I, p. 424; le P. VILLANUEVA, le P. TEXIDOR dans ses *Antiguedades de Valencia*, t. I, p. 301, et les auteurs que ce dernier écrivain rapporte, puis encore D. Theod. LLORENTE, *España. Sus Monumentos y Artes. Su Naturaleza é Historia*. Barcelone, 1887, t. I.

Valence. On conserve dans une niche du même côté, dans un bénitier en pierre, un fragment du

roc d'où jaillit l'eau pour le baptême de sainte Barbe à Nicomédie, fragment rapporté d'Asie par la pieuse souveraine comme une relique d'un prix

inestimable (1). « On attribuait, dit encore le Père Villanueva, à l'eau dans laquelle trempait ce fragment une puissance miraculeuse pour guérir de diverses maladies ceux qui en buvaient. » Dans son testament, daté des mois de juillet et d'août de l'an 1306, l'impératrice avait fait don à cette église de la relique ainsi que de l'image miraculeuse de

la sainte. La niche est fermée par une porte blasonnée (2). Un grand écusson de pierre aux mêmes

(1) La légende inscrite tout à côté est ainsi conçue : « A cet endroit de cette Royale Chapelle est conservé avec le respect dû un fragment de la colonne qui fournit l'eau pour le baptême de sainte Barbe. »

(2) Ces armes, où se retrouve peut-être en partie le blason des Las-

armes, qui semble du dix-huitième siècle; quatre bien plus petits écussons de même, ceux-ci du quatorzième ou quinzième siècle, ayant fait peut-être partie de la décoration primitive, se voient tout auprès.

Settier dit dans son *Guide de Valence* que « dona Irène, comtesse de Lascaris, infante de Grèce », est également enterrée dans cette chapelle. Certainement c'était là quelque princesse de la famille impériale de Nicée qui suivit la basilissa Constance dans son lointain exil. Les uns, comme Ercolano, disent qu'elle était la sœur du basileus Théodore Lascaris, par conséquent la belle-fille de l'impératrice Constance, et qu'elle fut mariée au comte Guillaume des Intermèdes (*sic*). Les autres, comme Llorente, disent qu'elle était la fille de ce même Théodore. Ce prince eut en effet une fille aînée de ce nom d'Irène (1), mariée au roi Constantin Tech de Bulgarie, et les historiens espagnols disent que

caris, seraient celles de l'illustre famille Joan de Torres, que la tradition locale considère comme originaire de Grèce! (*Note communiquée par M. J. E. Serrano y Morales.*) L'écusson qui figure sur la porte de la niche est reproduit à la fin de cet article.

(1) Du Cange, *Fam. aug. byz.*, éd. de Venise, 1729, p. 182. — Nicéphore Grégoras donne, par erreur, je pense, à cette princesse le nom de Théodora.

Violante, fille de cette Irène, épousa Pierre d'Aragon, seigneur d'Axerva, petit-neveu de Jayme Ier d'Aragon. Ils ajoutent que l'Église sépara en 1313 ces deux époux, parce que Pierre était marié déjà à une première femme encore vivante. Théodore Lascaris eut une autre fille appelée Eudoxie, mais que le Grec Nicéphore Grégoras et l'Espagnol Surita nomment tous deux Irène, et qui fut mariée à Guillaume, comte de Ventimiglia de Ligurie. Cette princesse, au dire de l'historien Mariana, aurait passé depuis en Espagne (1). Est-ce elle, ou sa nièce Violante, ou sa tante Irène, qui se trouve enterrée à Valence auprès de la basilissa Constance?

J'ai pensé que la mélancolique histoire de cette touchante fille d'empereur, de cette basilissa byzantine, née en Italie, mariée dans l'antique Asie Mineure, morte aux rivages d'Espagne, offrirait de l'intérêt à quelques-uns (2).

(1) Du Cange, *op. cit.*, p. 182.

(2) Je dois à l'obligeance extrême de Mme la duchesse d'Albe et à celle de son aimable correspondant à Valence, M. J. E. Serrano y Morales, les photographies ici reproduites de l'urne funéraire de la basilissa Constance, du tableau la représentant aux pieds de sainte Barbe, du saint fragment de colonne de Nicomédie, enfin de la porte blasonnée

qui ferme la niche renfermant cette relique et du grand écusson de pierre. Les dimensions de l'urne sont de $0^m,53$ de longueur sur $0^m,30$ de profondeur. La hauteur du corps inférieur est de $0^m,15$. L'obscurité de la chapelle, la hauteur à laquelle se trouve placée l'urne funéraire, ont été causes de grandes difficultés pour l'exécution de ces photographies.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

rue Garancière, 8

ombeau d'une impiratrice byzant
ner Library 006547842
2044 088 776 281